

L'IMPOSSIBLE SUBSTITUTION
OU L'INTÉRÊT
PHILOSOPHICO-THÉOLOGIQUE
DE RACONTER AUTREMENT
L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

NOTE DE LECTURE *

par Aurélien CHUKURIAN

Jean-Miguel GARRIGUES, *L'Impossible substitution. Juifs et Chrétiens (I^{er}-III^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2023 ; 21,5 × 15, 234 p., 25 €. ISBN : 978-2-251-45499-3.

I. OBJECTIF GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE : DÉCONSTRUIRE LA DOCTRINE DE LA SUBSTITUTION

L'impossible substitution se présente comme un ouvrage de théologie, en ce qu'il s'agit d'une enquête de théologie historique consacrée aux facteurs ayant conduit à la séparation du christianisme d'avec le judaïsme. Jean-Michel GARRIGUES [J.-M. G.], théologien catholique spécialiste des Pères de l'Église, propose un « effort d'intelligence théologique » de la « blessure » (p. 30) que représente cette séparation, afin de la guérir et de la refermer. Pour ce faire, J.-M. G. entend avancer un nouveau récit des origines, prenant appui sur le Nouveau Testament, sans écarter la Tradition. Ce nouveau récit est destiné à s'imposer comme une alternative à celui de la théologie de la substitution. Celle-

* L'écriture de ce texte a bénéficié du soutien du FNRS, à travers notre position de Chargé de recherches au sein de l'ISP de l'UCLouvain.

ci a marqué de son empreinte l'histoire de la pensée occidentale, étant « presque universellement répandue en chrétienté pendant des siècles, bien qu'elle n'ait jamais été enseignée comme doctrine par le magistère de l'Église » (p. 17 ; voir aussi p. 204). Selon cette doctrine, forgée par les apologistes et les Pères de l'Église des I^{er} et III^e siècles, la foi en Jésus en tant que Christ/Messie signifie un « accomplissement/dépassement/remplacement de la religion d'Israël » (p. 15), de sorte que les croyants de la gentilité se substituent au peuple juif, réprouvé par Dieu du fait de son rejet du Christ. L'ouvrage restitue les étapes de la constitution de cette doctrine de la substitution, en vue de la déconstruire, au motif de son impossibilité théorique.

II. INTÉRÊT PHILOSOPHIQUE DE L'OUVRAGE : ENTRE HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET PHILOSOPHIE DE LA RELIGION

Brossé à grands traits, on se demandera en quoi le contenu de cet ouvrage est susceptible d'attirer le regard du philosophe. Pour accentuer le questionnement, on notera que cette publication n'est pas sans faire écho à une autre, similaire, provenant de la Conférence des évêques de France, au titre évocateur, *Déconstruire l'antijudaïsme chrétien*¹ : il s'agit d'un manuel regroupant les textes officiels de l'Église catholique quant à la relation avec le judaïsme, en vue de passer du mépris à la fraternité. L'actualité théologique de l'ouvrage est donc certaine. *Quid* sur le plan philosophique ? On n'hésitera pas à dire que ce livre intéresse la philosophie, aussi bien d'un point de vue d'histoire de la philosophie que de la philosophie de la religion. D'un côté, les philosophies qui cimentent l'histoire de la philosophie, dans sa version occidentale, comportent une référence à la religion, quelles que soient les modalités de cette référence (irénique, problématique, conflictuelle). De la religion des Grecs au judaïsme, en passant par le christianisme et l'islam, la religion se présente comme un phénomène qui intéresse les philosophies occidentales. Au sein de cette constellation des références philosophiques à la religion, le christianisme tient une place incontournable, mais non exhaustive : il est sous-jacent aux diverses périodes de la philosophie, de l'antiquité tardive, à la période contemporaine, en passant bien sûr par la période médiévale et moderne. Or, précisément, l'historien de la philosophie qui aborde des textes philosophiques comportant des renvois au christianisme se doit de savoir ce qu'il en est des conditions historiques sous lesquelles la religion chrétienne s'est construite, de manière à être en mesure de commenter au mieux

1. CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE, *Déconstruire l'antijudaïsme chrétien*, Paris, Éditions du Cerf, 2023.

la modalité sous laquelle la religion chrétienne apparaît dans les textes qu'il étudie. D'autre part, la philosophie de la religion propose une réflexion sur le phénomène religieux, en s'employant à restituer à la fois son essence et son articulation à la question du sens de la vie. Aussi la religion chrétienne se présente-t-elle comme un objet parmi d'autres à analyser, tant du point de vue de ses fondements que de ses différents registres de sens. Là encore, le philosophe de la religion se doit de se doter d'outils pour mener à bien son entreprise visant à restituer l'intelligibilité de la parole chrétienne : sur ce plan, il ne peut faire l'économie du processus sous lequel le christianisme a été inventé, selon l'étymologie du verbe *invenire*, au sens de ce qui fait retour sur une expérience passée et en découvre des nouveautés. À ce titre, c'est un double motif qui préside à l'intérêt philosophique pour cet ouvrage : il revient à l'histoire de la philosophie de tenir compte des avancées de la recherche sur le christianisme pour mieux maîtriser ses objets d'étude privilégiés ; parce qu'elle s'attache à conférer une intelligibilité propre au phénomène religieux, la philosophie de la religion peut voir dans une enquête historique une ressource à exploiter pour déployer son régime d'interprétation de la religion chrétienne.

III. LIGNES DE FORCE DE L'OUVRAGE : DE L'ANTIJUDAÏSME À UNE APPROCHE RENOUVELÉE ENTRE JUIFS ET CHRÉTIENS

Il s'ensuit que le livre de J.-M. G. s'impose à une recension pour le lecteur philosophe, signe du dialogue fécond entre les disciplines. Aussi nous faut-il retracer le contenu de l'ouvrage, de façon à en dégager ensuite les lignes de force sur le plan philosophique. Nous plongeant dans les racines de la séparation entre le judaïsme et ce qui constitue encore l'un de ses partis parmi d'autres (pharisiens, sadducéens, esséniens, zélotes), celui des Nazaréens appelé la « Voie » (Ac 9, 2 ; 24, 14), l'ouvrage prend pour fil rouge les mutations qu'a connues cette séparation, d'une distinction au sein du judaïsme, avec comme enjeu la rivalité à propos des Gentils et la portée séparatrice de la Loi mosaïque, à la théologie de la substitution. Le démantèlement de cette dernière constitue alors la fine pointe de l'ouvrage.

D'un côté, l'enseignement de l'ensemble du Nouveau Testament s'inscrit en faux contre cette doctrine. La résurrection du Christ est à penser comme les « prémices » (1 Co 15, 23) de l'accomplissement de l'espérance juive en la résurrection des morts » (p. 18) : l'achèvement du salut, à travers l'avènement glorieux du Christ, implique qu'Israël conserve « le mystère (Rm 11, 25) de son identité ecclésiale au cours de l'histoire de l'Église, à travers le temps des païens (Lc 21, 24) » (p. 18). Aussi Israël ne serait-il être dit, d'un point de vue chrétien fondé sur la

parole néotestamentaire, rebuté, comme l'atteste l'enseignement de l'Apôtre Paul dans l'*Épître aux Romains*, qu'on rappellera brièvement : le chrétien est porté par la racine juive ; les dons de Dieu sont irrévocables ; le rejet de Jésus comme Messie par une partie d'Israël est un mystère n'excluant pas un salut final, tandis que le reste d'Israël croyant en la messianité de Jésus a ouvert le salut aux Gentils. D'un autre côté, la doctrine de la substitution retire à Israël l'Alliance au profit des Gentils, mais maintient la double polarisation des saintes Écritures autour de l'Ancien et du Nouveau Testament, à l'encontre de l'amputation scripturaire traversant la position de Marcion (85-160), condamnée comme hérétique par l'Église.

De fait, la doctrine de la substitution s'avère impossible en ce qu'elle fait preuve d'un « marcionisme mitigé » (p. 193), excluant les Juifs mais refusant d'amputer les Écritures, de sorte à maintenir la référence juive dans une profonde ambiguïté. Aussi apparaît-il que la doctrine de la substitution est porteuse d'un antijudaïsme structurel, en ce qu'elle participe d'une théologie du mépris, selon le terme de l'historien Jules Isaac : le Juif est une figure du négatif. C'est cette négativité que cristallise l'accusation de déicide lancée par Tertullien (150/160-220) : dépourvue d'appui scripturaire, l'accusation n'en a pas moins pesé de tout son poids sur le traitement pratique et théorique du peuple hébreu. Ce n'est qu'avec le concile Vatican II, du côté catholique tout du moins, que l'Église a fait l'examen de conscience de son « antijudaïsme de chrétienté » (p. 22), avec comme objectif d'y mettre un terme, sur la base d'une « relecture néotestamentaire » (p. 17) : l'enseignement magistériel de la *Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes*, *Nostra Aetate*, faisant valoir l'ancrage juif du christianisme et la fraternité unissant Juifs et chrétiens, invite à une approche renouvelée des rapports entre judaïsme et christianisme (voir *Nostra Aetate*, § 4). C'est dans le sillage de cette approche renouvelée que s'inscrit l'ouvrage de J.-M. G. : réformer les rapports du judaïsme et du christianisme requiert, selon l'auteur, d'approfondir le sens de la condamnation du marcionisme, en déconstruisant la doctrine de la substitution, alors même qu'elle perdure sous la forme d'une « opinion diffuse » (p. 205). Sur ce point, J.-M. G. note également les évolutions du regard juif sur le christianisme : du parti nazaréen au Second Temple à un parti déviant à l'époque rabbinique, le christianisme en est venu à être désigné, par un certain nombre de déclarations rabbiniques et d'études savantes au XX^e siècle, comme étant le fruit de la volonté divine en tant que don fait aux nations.

Partant, l'ouvrage se propose de paver la voie pour une vision fraternelle des rapports entre Juifs et chrétiens, en les situant dans une relation dialectique (préservée de tout prosélytisme sur fond de primo-

géniture), leur distinction se conjuguant à leur unité dans l'espérance de la Rédemption.

IV. APPORTS PHILOSOPHIQUES SPÉCIFIQUES

Cet objectif théologique ne laisse pas de faire apparaître plusieurs apports du livre sur le plan philosophique. En premier lieu, le démantèlement de la doctrine de la substitution, à travers son absence de fondement évangélique et ses étapes de construction par les apologètes et les Pères de l'Église, s'avère bénéfique pour la philosophie, à plusieurs niveaux. Pour l'historien de la philosophie, l'ouvrage se présente comme un outil à partir duquel il peut tenir compte du régime d'apparition de la religion dans son objet d'étude : s'il s'agit du schème de la substitution, il lui revient de le relever, d'en restituer les fondements, et de montrer les opérations interprétatives qui en signent la portée et les limites. Pour la philosophie de la religion, ce démantèlement permet d'étoffer l'approche de la religion chrétienne en tant qu'objet de réflexion philosophique : la question d'une (ou plusieurs) essence du christianisme en devient exacerbée, tandis que les étapes de sa construction historique invitent à réfléchir au rapport à la source biblique.

Sur ce plan, et il s'agit là d'un autre crédit à mettre à son compte, le livre aiguise le regard du philosophe sur la religion chrétienne, en lui faisant saisir l'écart entre le témoignage néotestamentaire et les premières expressions du « christianisme » par les apologètes et les Pères de l'Église. En effet, le témoignage néotestamentaire s'inscrit en faux contre l'assimilation de la Voie, selon un des termes servant à désigner les disciples de Jésus-Christ, à une nouvelle religion. Sous la forme d'un négatif, J.-M. G. insiste sur l'enracinement juif de la foi chrétienne, sur l'autel d'une donnée, non pas seulement historique, concernant la judéité de Jésus et des Apôtres, mais théologique, concernant la signification même de l'événement Jésus-Christ : celui-ci signe l'avènement du Royaume de Dieu, dont le vin nouveau renouvelle les outres de l'ancien (*Mt* 9, 17), à travers une rénovation intérieure. Il marque l'accomplissement des promesses messianiques d'Israël, accomplissement allant de pair avec un régime renouvelé de la loi et admettant les Juifs et les Gentils. C'est avec Ignace d'Antioche que s'opère le basculement de la foi chrétienne rattachée à l'héritage d'Israël au « christianisme » (Ignace invente le terme), dans un contexte marqué par les deux guerres juives. Conçu d'une manière auto-référentielle, écartant la médiation juive, le « christianisme » des Pères de l'Église et des apologètes privilégie le raccourci kérygmatisque de la Seigneurie à l'identité messianique, l'Église des nations s'imposant au détriment d'Israël, rebuté de par son incrédulité.

Enfin, le dernier niveau d'intérêt de l'ouvrage réside dans le traitement réservé à la notion de salut. J.-M. G. entend déminer le sens de l'accomplissement chrétien, en écartant la substitution au profit du sens double de la Rédemption, tendue entre l'accomplissement de la réconciliation de l'homme avec Dieu à travers la Croix, et la résurrection finale, à venir. Le message néotestamentaire met l'accent sur l'inachèvement du salut, à rebours de toute eschatologie réalisée : la résurrection du Christ est une ébauche de la résurrection finale, à travers le signe de Jonas qui cible l'événement pascal et l'ouverture aux Gentils. La résurrection finale n'advient qu'avec le second avènement glorieux (plutôt que retour), différé et objet d'espérance. La justification (le pardon des péchés) qu'apporte la Rédemption du Messie humilié n'est que la première étape d'une unique venue s'achevant avec le Messie glorieux. Il s'ensuit un enjeu à la frontière de la philosophie et de la théologie, regardant l'impact de la révélation chrétienne sur les notions de temps et d'espace. Conjuguant un « déjà » et un « pas encore », le salut chrétien fait pénétrer dans le temps de l'eschatologie, temps intermédiaire entre le *chronos* du temps présent (*Olam Hazeḥ*) et la fin des temps (*Olam Haba*), impliquant un rapport renouvelé à la Loi (le chrétien appartient au Christ, avec qui il est mort et ressuscité). Sur le plan cosmique, « la messianité n'accomplit pas le renouvellement visible de toutes choses », l'intériorité du Royaume de Dieu étant le temps de la liberté, de l'action pour le bien et contre le mal, et de l'espérance. Cette tension eschatologique, non seulement fournit un guide pour la relation entre judaïsme et christianisme, le premier faisant valoir l'objection d'une « non-rédemption du monde » – selon la formule de Gershom Scholem – (p. 212), mais offre à la philosophie une réserve conceptuelle. Quel statut donner au temps qui reste, pour faire écho au titre éponyme du livre de Giorgio Agamben ? Que penser d'un Royaume intérieur progressant de manière invisible vers son terme ?

On conclura en relevant l'intérêt congruent de la philosophie et de la théologie pour les nouveaux récits, *via* la discussion des narrations canoniques : à l'abri de toute culture de l'annulation, l'ouvrage de J.-M. G. fait la démonstration de la nécessité de savoir penser à nouveaux frais les récits en vigueur, pour à la fois les restituer dans leur intelligibilité et leur proposer des alternatives. C'est par conséquent sur la forme et le fond que cet ouvrage intéresse la philosophie, la dislocation de la doctrine de la substitution apparaissant comme une ressource sur laquelle la philosophie peut s'appuyer pour continuer d'écrire son histoire.